

Djamila Sahraoui en pleine tragédie

CINÉMA

Djamila Sahraoui signe un cinéma poignant et tragique dans son dernier film « Yema ». Primée récemment au festival du film de Dubaï, la réalisatrice porte haut les couleurs du cinéma d'auteur algérien.

PROPOS RECUEILLIS PAR
PAOLA FRANGIEH

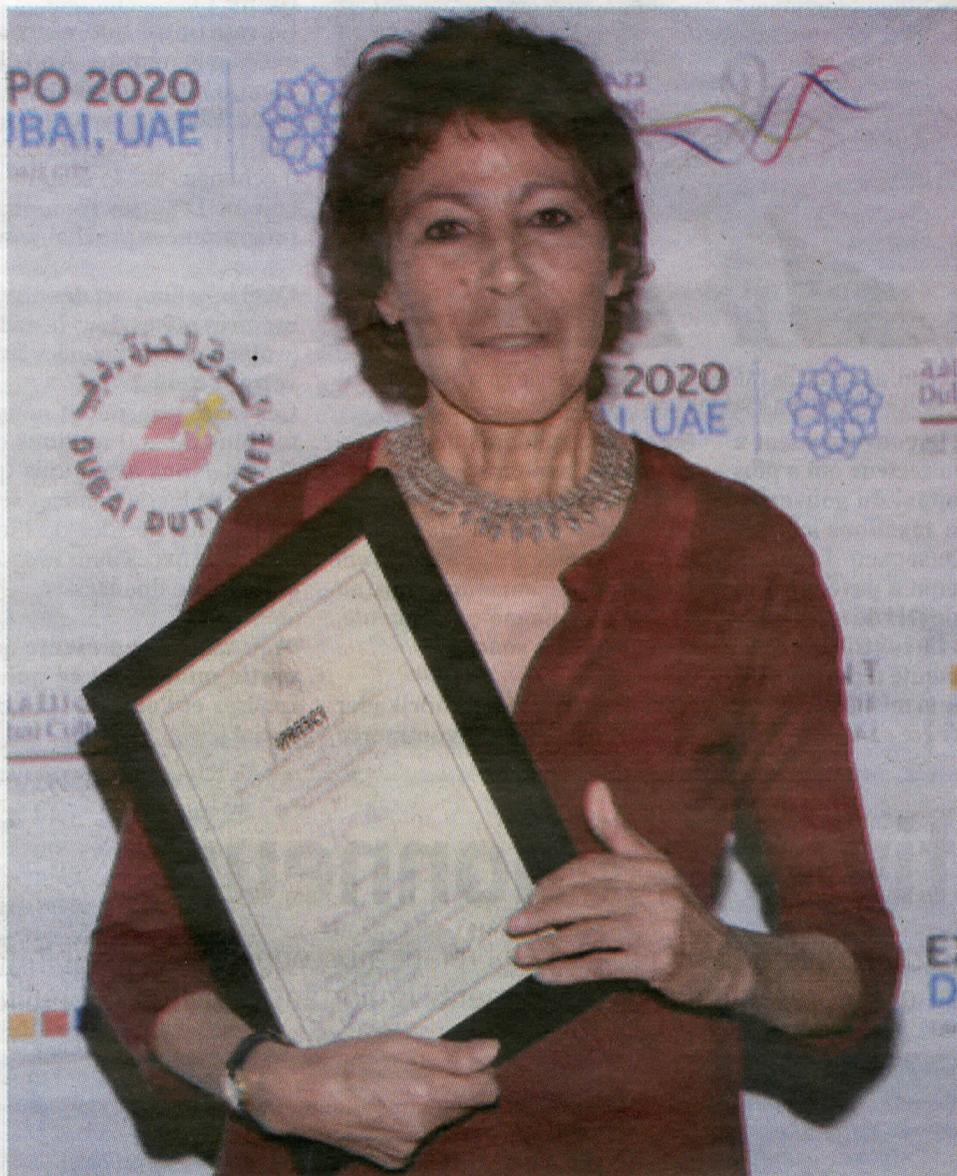
En sélection officielle pour la Mostra de Venise 2012, le film « Yema » de la réalisatrice algérienne Djamila Sahraoui était en compétition pour le « Muhr » arabe du festival du film de Dubaï, clôturé la semaine dernière. Primée en 2006 au même festival pour son premier long-métrage « Barakat », la réalisatrice a raflé cette année le prix Fibresci (fédération des critiques de film) du meilleur film. Dans « Yema », Djamila Sahraoui la réalisatrice se mue en comédienne, aux côtés des excellents Ali Zaref et Samir Yahya. Elle y livre une performance remarquable, campant le rôle d'une mère fracassée par la vie, dans un film radical et dépouillé, emblématique d'un cinéma très personnel. Discussion avec une « fonceuse » auréolée de talent.

Le film comporte de longues séquences de silence. Pourquoi avez-vous opté pour cet esthétisme minimal ?

C'est un style de cinéma que je revendique totalement. Je suis une grande férue de littérature, et de tragédies grecques et j'ai voulu faire un film qui relève totalement de la tragédie, au niveau des personnages eux-mêmes, et du jeu des comédiens. Le film est radical à tous les points de vue : le son, l'image, la lumière, la décoration, les costumes. Il ne comporte pas de musique, et ses personnages ne bavardent pas. Ils disent le minimum, pas comme dans les feuilletons télévisés. Il fallait assurer le côté aride, sec et dur, et pour ce faire je n'ai pas fait de concession.

Votre narration est très énigmatique. Vous laissez beaucoup de questions sans réponses. Pourquoi ?

Certes, le film comporte une grande dose d'ambiguïté. C'est l'histoire d'une famille



À la fois réalisatrice et comédienne de « Yema », Djamila Sahraoui est primée à Dubaï, après avoir été sélectionnée à la Mostra de Venise 2012.



dont le malheur repose sur l'ambiguïté. La mère pense que le frère a tué son premier frère alors que lui le nie, le bébé du deuxième frère affirme que c'est son fils alors que la maman pense qu'il est de l'autre,

même la mort à la fin est ambiguë, on ne sait plus qui des deux personnages meurt. Je laisse planer les doutes et je suis les personnages eux-mêmes, dans leurs propres questionnements et certitudes.

La sombre et dure Yema représente-t-elle l'Algérie de l'époque, celle des années 90 ?

C'est une mère de tragédie, et non une gentille maman. Elle souffre parce que sa famille est maudite. Raide et dure, seuls ses yeux sont expressifs. Elle a vraiment l'air morte, comme sa terre. Elle représente sa propre terre, une terre extrêmement ingrate où ne poussent que la poussière et les cailloux. Voilà pourquoi je montre Yema travaillant sans cesse cette terre, sans eau, et je répète ses gestuelles en faisant durer les plans, en silence, pour montrer la lourdeur de la tâche, et faire croire qu'elle n'y arrivera jamais. Et finalement, sa détermination porte ses fruits.

Dans votre narration, vous avez occulté le contexte politique de l'époque, contrairement à « Barakat ». Pourquoi ?

Quand je raconte l'histoire de deux frères ennemis, je fais référence non seulement aux tragédies grecques mais aussi à l'Algérie des années 90, c'est évident. J'ai puisé mon histoire récente des vingt dernières années. On raconte des histoires à partir de ce que nous avons lu, et de ce que nous sommes aussi. « Barakat » était plus bavard et certainement moins radical que « Yema », et était explicitement en prise avec le background historique de l'époque, voire les années 90s en Algérie. Dans « Yema », les choses sont nettement moins claires.

Comment avez-vous financé votre film ?

J'ai reçu des subventions de trois fonds algériens : la télévision algérienne, le ministère de la Culture et l'Agence algérienne pour le rayonnement culturel, ainsi que le Fond Sud. J'ai également obtenu l'aide à l'écriture à Dubaï en 2009 du DFC (Dubai Film connection), et quand j'ai achevé le tournage, j'ai reçu une autre aide à la post-production, également de Dubaï, qui s'appelle Injaz.

Vous n'êtes pas comédienne. Pourquoi avez-vous décidé de jouer vous-même le rôle de Yema ?

J'ai cherché pendant trois ans une comédienne à Alger, une femme fine et dure, mais je n'ai trouvé que des femmes dodues et bien portantes, un look qui ne convient pas à une paysanne fracassée. Il fallait aussi connaître les gestes des paysans, travailler la terre, puiser de l'eau, arroser, et comme je viens d'un milieu rural, je connais les gestes relatifs à la campagne. Lorsque j'ai fait le tour, j'ai compris que c'était moi (sourires). Je l'ai décidé quinze jours avant le tournage, sans vraiment vouloir l'admettre. D'ailleurs, ce film me ressemble parce que je suis comme « Yema » dans la vie, je fonce. ♦